

Comme une poupée.

Samedi 1^{er} novembre

La fin de la journée se profile à l'horizon. Lucie pédale pour retourner chez elle. Elle vient de rendre visite à sa tante Norma. Elle apprécie ces petites après-midi passées avec elle. Norma lui fait à chaque fois découvrir une nouvelle plante qu'elle a achetée ou déterrée dans le bois tout proche. S'en suit le casse-tête pour lui dégoter une place dans le jardin qui s'apparente plus à une jungle. Sa tante divague parfois et lui relate des conversations tenues avec ses végétaux. Cette folie douce amuse Lucie et lui fait oublier son quotidien d'étudiante.

La petite rouquine tente de devenir assistante sociale mais la tâche s'est avérée plus ardue que prévu. Elle double sa deuxième année. Ce n'est pas par défaut de travail mais les matières sont vastes et nécessitent beaucoup de mémoire, le point faible de la jeune fille.

Le ciel se couvre rapidement et des nuages gris se mettent à déverser des trombes d'eau sur la petite route de campagne et sur Lucie qui se met à accélérer. C'est à peine si elle voit encore devant elle. Et aucun abri à l'horizon. Une voiture la dépasse à grande vitesse. En plus de l'arroser, elle la fait vaciller dangereusement. Lucie s'approche un peu trop du fossé et s'y retrouve entraînée par une coulée de boue. Le trou est profond d'un bon mètre et la cycliste chute lourdement au fond. Une douleur vive à la cuisse droite lui arrache un cri perçant. Rassemblant ses forces, elle se dégage de l'emprise de son vélo. Dans la pénombre, elle tâtonne son corps jusqu'au lieu de douleur. Là, sa main tremblante touche quelque chose de dur qui lui sort du côté de la jambe droite. Paniquée, elle se met à crier des « au secours » désespérés.

Le fossé se remplit comme le lit d'une rivière asséchée. Prenant son courage à deux mains, elle tente de se hisser sur le flanc de la pente. A ce moment, elle sent des mains lui agripper les bras et la remonter au niveau de la route. Elle entraperçoit deux visages ridés qui lui sourient mais ne lui adressent pas la parole. L'homme, plus fort que ne l'aurait laissé penser sa petite stature, soulève Lucie sous les jambes et l'amène vers une maison au bout d'une allée de graviers, pendant que la dame tient un parapluie sombre au-dessus de la blessée.

L'homme la dépose sur un vieux canapé dans un salon chauffé et éclairé par un vif feu de bois. Il observe longuement la blessure avant d'interroger Lucie :

« Tu as mal ailleurs ? »

- Non. Je ne crois pas. Merci de m'avoir sortie du fossé. J'ai cru devoir rester là toute la nuit.

- Nous avons entendu tes appels et nous avons accouru. Tu as eu de la chance car il n'y a pas beaucoup d'habitations dans le coin. Bon, on va te soigner maintenant.

- Il vaudrait mieux appeler une ambulance, je pense.

- Ce n'est pas nécessaire. Et puis, un jour férié, ils ne viendront pas avant demain. »

Lucie trouve sa réflexion étrange mais elle est épuisée et ne souhaite pas ouvrir le débat. Le vieillard ouvre une mallette digne d'un musée et en sort divers instruments. Il découpe le pantalon autour de la blessure. Lucie jette un œil. La lumière vacillante du feu lui permet de constater qu'un morceau de branche s'est planté dans sa cuisse lors de sa chute et y est toujours logé. Le retraité lui colle un mouchoir en tissu dans la bouche en annonçant :

« Mords là-dedans ! ». Sans prévenir, il arrache d'un coup sec le corps étranger. Lucie perd connaissance.

Elle ouvre peu à peu les yeux. Le dernier souvenir avant son évanouissement lui revient. Elle tâtonne sa cuisse et constate, avec soulagement, que le morceau de bois a été remplacé par un gros pansement. Elle est maintenant sèche et en robe de nuit longue.

Elle observe la nouvelle pièce qui s'offre à elle. Il s'agit d'une chambre d'enfant. A la lumière de la lune qui s'imisce par la fenêtre, elle aperçoit des poupées anciennes qui l'observent de leurs yeux de porcelaine. Une maisonnette en bois leur semble consacrée. Sur la table de nuit, un vieil ours en peluche a été disposé. Il la contemple du seul œil qui lui reste. Son pelage élimé évoque un passé riche de partages avec un jeune enfant.

L'horloge à balancier affiche trois heures. Il faut qu'elle se repose même si la douleur lancinante semble vouloir l'en empêcher. Elle finit par succomber à l'appel de ses rêves.

Dimanche 2 novembre

Lucie ouvre doucement les paupières. Le soleil a repris ses quartiers et inonde la chambre d'une douce lumière apaisante. Dans l'embrasure de la porte, la vieille dame de la veille apparaît. Elle adresse un sourire radieux à la jeune fille ainsi qu'un « bonjour » enjoué.

« Bonjour Madame. Je vous remercie pour hier soir.

- C'est normal Marguerite.

- Je m'appelle Lucie. »

La dame s'arrête un moment, pensive. Elle marmonne entre ses dents : « Je préférerais Marguerite. Tant pis.

- Pardon ?

- Oh, rien. Tu as faim ?

- Oui, très. »

La maîtresse de maison quitte rapidement la pièce pour faire une entrée triomphale, quelques minutes plus tard, avec un plateau en bois qu'elle dépose sur les genoux de Lucie. L'odeur de café et de pain frais lui saute aux narines et la fait saliver. Elle ne se fait pas prier pour attaquer les tartines beurrées et le jus d'oranges. La dame la regarde s'empiffrer avec une mine ravie. Entre deux bouchées, Lucie a le temps de l'observer. Elle doit avoir au moins quatre-vingts ans. Ses cheveux gris sont coiffés en un chignon parfait. Des rides profondes lui parcourent le visage. Derrière ses lunettes en écaille, elle ne quitte pas Lucie des yeux. Elle porte une robe à fleurs des années soixante. Un petit tablier bleu lui enserre la taille qu'elle a fine, lui donnant un air de soubrette. Après avoir terminé tout le contenu comestible du plateau, Lucie s'exclame :

« Un grand merci, Madame.

- Ne m'appelle pas Madame. Je suis Mom. »

Mom ? Quel étrange prénom se dit Lucie.

Mom reprend son plateau et repart en bas. Peu après, c'est le maître de maison qui vient s'enquérir de l'état de Lucie, en pleine digestion. L'homme est d'une stature modeste, diminuée par un dos voûté. Ses cheveux, plaqués en arrière, sont totalement blancs et une légère calvitie semble naître au-dessus du front. Son visage émacié, son nez et ses doigts crochus lui donnent un air de rapace. Il adresse un sourire grimaçant à Lucie.

« Comment te sens-tu, mon enfant ?

- Ça peut aller. Puis-je téléphoner à ma famille ? Ils vont s'inquiéter.

- Mais nous n'avons pas le téléphone. Cela coûte trop cher.

- Ah ? Ce n'est pas grave. J'ai mon portable dans la poche de mon jean.

- Jean ?

- Mon pantalon ... »

Le vieil homme se dirige vers une chaise dans le coin de la pièce. Il tend le pantalon, découpé et maculé de sang, à Lucie. Elle sort son téléphone de la poche gauche. Ce geste fait naître une petite lueur d'inquiétude dans le regard du vieux monsieur. Elle tente d'allumer l'appareil mais l'écran porte des taches d'humidité et reste impassible, malgré les tentatives désespérées de sa propriétaire. Elle finit par se résigner en annonçant :

« Il a pris l'eau hier soir. Je pense qu'il est foutu. Vos voisins ... ils ont le téléphone ? »

- Nos plus proches voisins sont à dix kilomètres. Ce n'est pas grave. Ma femme et moi-même allons bien nous occuper de toi. Je m'appelle Dad. Tu es entre de bonnes mains. »

Dad ? Lucie se dit qu'ils se sont bien trouvés ces deux-là avec des prénoms aussi bizarres.

L'homme pose sa mallette, la même que la veille, sur la table de chevet et l'ouvre. Il en retire soigneusement des pansements et un flacon sans étiquette, contenant un liquide transparent. Il retire les bandes et le pansement sanguinolents. Lucie manque de tourner de l'œil à la vue du trou béant dans sa cuisse, entouré d'un hématome impressionnant. Il badigeonne la plaie avec du liquide provenant du flacon mystérieux et lui tend un comprimé et un verre d'eau.

« Avale. Tu te sentiras mieux.

- C'est pour la douleur ?

- Oui. »

Dad panse la blessure et remballage son matériel, Lucie l'interroge :

« Il vaudrait mieux que je passe une radio. Non ? Vous avez une voiture ? »

- Non. Il te faut du repos. C'est moins grave que cela en a l'air.

- Ma tante habite à quelques kilomètres. Si vous avez une voiture, vous pourriez me conduire chez elle.

- Non, je n'en ai pas.

- Et mon vélo ?

- Je l'ai sorti du fossé. Il était bien abîmé. Je l'ai mis dans le garage. Maintenant, repose-toi jusqu'au dîner. »

Et il sort prestement. Lucie a une étrange impression dans cette maison qui semble totalement coupée du monde. Pas de téléphone, pas de voiture et elle ne se souvient pas avoir vu de télévision dans le salon, hier soir. Elle cogite sur le meilleur moyen de joindre ses proches. Ils ne vont pas s'inquiéter dans l'immédiat car elle vit seule dans un petit appartement. Ses parents sont en vacances deux semaines en Corse. Personne n'est censé s'enquérir de son sort, aussi malheureux soit-il, pour l'instant.

Vers 10 h, Mom revient avec une bassine archaïque remplie d'eau, un pain de savon, un gant de toilette et un grand essuie.

« C'est l'heure de la toilette ! annonce-t-elle joyeusement. »

Elle aide Lucie à s'asseoir, le dos calé par trois oreillers, puis à retirer la chemise de nuit d'emprunt. La jeune fille, un peu gênée, est soigneusement lavée de la boue qu'elle a encore jusque dans les oreilles.

Mom se dirige ensuite vers une imposante garde-robe ancienne. Les gonds grincent de façon sinistre comme s'ils n'avaient pas été sollicités depuis des lustres. La dame en retire une robe Vichy mi-longue.

« Tiens. Enfile ça. Tu seras très jolie.

- Ça appartient à votre fille ?

- Appartenait, oui. Elle est morte.

- Oh. Je suis désolée. Que lui est-il arrivé ?

- Elle n'a pas survécu à une vilaine pneumonie. Elle avait seize ans. Tu lui ressembles un peu. »

Lucie observe la chambre mais s'étonne de ne trouver aucune photo de la défunte. Les jouets lui font plutôt penser à une enfant partie plus jeune. Quelle fille raisonnable dormirait encore avec un nounours à seize ans ?

Mom semble très émue de découvrir Lucie revêtue de la robe d'un autre temps. La jeune femme n'ose rien dire, même quand son hôte commence à broser consciencieusement sa tignasse rousse. Quelques minutes plus tard, Lucie se retrouve avec le même chignon que Mom. Cette dernière semble satisfaite de son travail. Lucie s'enquiert du lieu où siègent les toilettes. Sans répondre, la vieille dame quitte la pièce. Elle revient peu de temps après avec une chaise percée en bois. Elle la dispose sur la gauche du lit de Lucie en annonçant :

« Voilà. C'était celle de ma grand-mère. On a changé le seau.

- Pourquoi ? Il était plein ? »

Mais la vieille dame ne semble pas sensible à l'humour de Lucie. Elle lui adresse un sourire et sort à nouveau.

Lucie se sent de plus en plus mal à l'aise. Ce couple a un comportement étrange. Il ne semble pas pressé de voir Lucie les quitter. Même si elle leur rappelle leur fille, elle ne compte pas faire de vieux os ici. Elle décide de vérifier si une fuite, même lente, est envisageable. A deux mains, elle soulève sa jambe droite et pivote, non sans serrer les dents. La voilà assise. Elle tente de se mettre debout, appuyée sur sa jambe gauche. Son équilibre est précaire. Elle essaie de faire un pas mais le sol semble se dérober sous elle et elle se retrouve nez à nez avec la descente de lit poussiéreuse. Le bruit de sa chute et de ses plaintes alerte ses hôtes qui arrivent aussi vite que leurs vieilles jambes leur permettent encore.

Avec une aisance déconcertante, le maître de maison soulève Lucie et la dépose à nouveau dans le lit à baldaquins.

« Que s'est-il passé ? Tu es tombée du lit en dormant ? »

- Euh ... non. Je voulais vous rejoindre en bas. Je me sens seule ici. »

Lucie ne peut dévoiler ses intentions profondes, de peur de susciter leur courroux et d'aggraver sa situation plutôt précaire.

« Il fallait demander. »

Et il la transporte jusqu'au salon. Lucie découvre la pièce qu'elle a entrevue la veille. Le canapé aux couleurs passées laisse apparaître le rembourrage sur le bord des accoudoirs. La décoration est très rustique : tableaux avec scènes de chasse, meubles Louis XVI piquetés par l'humidité, tapis d'Orient mités et ... aucune télévision, ni de photo d'enfant. Ils ont dû être traumatisés par la disparition de leur fille et ont décidé d'en cacher tous les portraits. Il y a une vieille radio des années cinquante que Dad allume avec une joie non dissimulée. Un air d'accordéon se met à résonner dans la pièce. Lucie se pince discrètement afin de déterminer si cette scène est réelle. Elle accentue la force de sa pincette lorsque ses hôtes se mettent à valser devant elle.

La danse terminée, les amoureux essoufflés saluent l'assistance, se réduisant à leur prisonnière. Lucie fait mine d'applaudir. Mom file ensuite dans sa cuisine et Dad dans son jardin.

Le coucou suisse au-dessus de la cheminée commence à entonner son cri de midi. Dad transporte Lucie jusqu'à table. Sa femme a sorti sa porcelaine de Limoges et son argenterie. De délicieux effluves s'échappent des divers plats disposés sur la table. Lucie mène sa petite enquête :

« Comment faites-vous pour vous ravitailler ? »

Dad termine de remplir son assiette avant de répondre :

« Un livreur passe une fois par mois. Nous stockons dans le congélateur. J'ai un potager pour les légumes, des poules pour les œufs et la viande. Mom fait son pain elle-même.

- Et vous n'avez plus de famille qui vienne vous rendre visite ?

- Non ... jamais ! s'exclame Mom sur un ton cinglant. »

Ils ont beau faire frémir, ce n'est pas une raison pour les abandonner à leur triste sort !

« Et que se passerait-il si l'un de vous deux tombait gravement malade ?

- Mon jardin regorge de plantes médicinales.

- Pas très efficaces en cas d'infarctus tout de même !

- Ne t'en fais pas pour nous. Personne ne le fait. »

Lucie s'inquiète surtout pour elle !

« Quand passe votre livreur ?

- Dans quelques semaines. Pourquoi ? Tu as besoin de quelque chose ? s'énerve Dad.

- Euh ... je me disais qu'il pourrait m'emmener chez ma tante.

- Pas nécessaire. Mange et tais-toi. »

Cette dernière phrase résonne dans la cuisine et Lucie préfère ne pas insister car elle est affamée. Mom remplit généreusement l'assiette de son invitée qui s'en verra servir

rapidement une seconde fournée. Le dessert a juste un petit coin de son estomac pour se loger. Lucie remercie la vieille dame et loue ses talents de cuisinière.

« Je t'apprendrai quand tu iras mieux. Tu deviendras un cordon bleu, ma fille !

- Enfin, je ne compte pas rester ici indéfiniment mais je serai ravie de revenir vous saluer. »

L'expression de Mom change brusquement et Lucie perçoit de la colère dans ses yeux clairs. Elle se met à débarrasser nerveusement la table. Dad l'aide, tout en lui glissant de petites phrases dans l'oreille. Lucie ne parvient pas à en déterminer la teneur mais elles ont le don de l'apaiser. Le vieillard remet ensuite Lucie dans le canapé. En quelques minutes, elle glisse vers une sieste peu réparatrice, peuplée de cauchemars, avec la sensation d'une fuite obligatoire alors que ses jambes refusent de lui obéir.

Lucie s'éveille en nage. Il est près de quinze heures. Elle remarque que Mom est restée près d'elle et a terminé la confection d'un bonnet de laine avec un reste de pelote couleur saumon. Elle le fait essayer à son modèle et semble satisfaite du résultat.

« Veux-tu que je te tricote des moufles ?

- Non, merci. Par contre, je désire me rendre aux toilettes, s'il-vous-plaît. Pourriez-vous m'aider ? »

La vieille dame se met à crier : « Dad ! Viens ici ! »

Son mari fait une apparition, les mains pleines de terre en demandant de quoi il retourne. Debout, les bras autour des cous de ses hôtes, Lucie est amenée à la porte des toilettes qui arbore un trou en forme de cœur. Dans un coin, une énorme araignée est postée au milieu de sa toile. Lucie pousse un hurlement de terreur.

« Pourriez-vous tuer cette affreuse bête ?

- Vous êtes folle. C'est moi qui la nourris. Elle est notre hôte, comme toi, s'indigne l'homme.

- Vous avez d'autres toilettes ?

- Accroupie dans le jardin ? »

Dad semble plus enclin à l'humour que sa femme. Lucie ne peut que se résoudre à se dépêcher, en priant que le monstre ne se décide pas à faire connaissance avec une homologue prisonnière.

De retour dans le salon, Mom s'approche de Lucie avec une boîte. Elle craint un peu d'en connaître le contenu mais il ne s'agit que de matériel de maquillage. Sans lui demander son avis, la vieille dame commence par lui poudrer le visage. Ensuite, elle souligne ses yeux de mascara noir, lui passe du rouge à lèvres couleur sang et termine par quelques touches de rose sur les joues. Elle annonce alors joyeusement :

« Tu es prête pour les photos. »

Les photos ? Lucie se demande ce qui l'attend. Elle entend le couple en grande discussion dans la cuisine avant que Dad vienne la cueillir pour aller la déposer sur une chaise de la terrasse. Lucie se trouve pour la première fois dans le jardin. Il est grand vaste et s'apparente à un parc. Sur la gauche, se trouve un potager bien garni. Lucie s'étonne de la taille des citrouilles. Elles sont dignes de participer à un concours.

Dad apporte un vieux Polaroid. Se peut-il que ce « machin » puisse encore fonctionner ? Inutile de leur parler de l'ère du numérique. Mom fait les dernières retouches maquillage à la lumière du jour, elle dispose correctement la robe lorsqu'elle se met à souffler. A droite, le vêtement porte une tache de sang provenant du pansement. La dame semble plus inquiète de la réussite de la photo que de l'état de santé de Lucie. Elle dispose un bouquet de roses sur la tache et demande au modèle malgré elle de poser ses deux mains sur les fleurs. Dad se positionne, l'attente est longue avant que le bruit caractéristique du déclencheur se fasse entendre. La photo sort du tiroir. Les deux vieux attendent impatiemment de découvrir le résultat. Un sourire naît à la fin du processus de colorisation. Dad présente à Lucie le cliché. Quelle horreur ! Elle est méconnaissable. Ce maquillage blafard, cette expression de fatigue, on dirait ... une poupée de porcelaine.

Les heures passent et, à dix-neuf heures, elle se retrouve face à une casserole de soupe à la citrouille et des tartines beurrées. Le repas se déroule dans un silence pesant. Les bols vides, Dad la monte dans la chambre d'enfant. Mom l'aide à enfiler la robe de nuit qu'elle a lavée à la main et séchée au vent de novembre. Avant de quitter la pièce, Mom borde religieusement Lucie et lui dépose un baiser sur le front.

« Bonne nuit, ma chérie !

- Mais il est trop tôt, proteste Lucie. Auriez-vous ... un livre ? »

La vieille dame attrape un bouquin au hasard dans la bibliothèque rose bonbon et le dépose dans les mains de Lucie. Il s'agit d'un recueil de contes pour enfants.

« Vous n'auriez rien pour adulte ? Je les connais depuis longtemps ces histoires.

- Non. Mais c'est parfait pour t'endormir et faire de jolis rêves. Tu veux que je te les lise ?

- Non, ça ira. Merci. Bonne nuit. »

La jeune femme, enfin seule, a une envie folle de crier : « Au secours ! Sortez-moi de cette maison de fous ! ». Mais sa voix ne porte pas à dix kilomètres. Il faut qu'elle échafaude un plan. La nuit est parfaite pour cela. Dans les contes, peu d'inspiration. Raiponce s'est échappée de sa tour grâce à ses cheveux surdimensionnés. Lucie aimerait s'enfuir par la fenêtre mais ses cheveux n'ont pas la taille minimale requise. Hansel et Gretel ont failli être dévorés. Pourvu que le couple ne l'engraisse pas en vue de la cuisiner cet hiver, lorsque leurs réserves de viande seront épuisées. Le Petit Poucet était très malin avec ses petits cailloux blancs. Si Lucie avait su ! Et Cendrillon ? Le Prince est venu la sauver des griffes de sa belle-mère grâce à son escarpin. Et si Lucie lançait sa basket par la fenêtre de sa chambre, quelqu'un s'inquiéterait-il de savoir à qui elle appartient ? Jack avait un haricot magique ...

Non ! Ce qu'elle vit est loin d'un conte de fée. Elle a plus l'impression d'être Paul Sheldon, prisonnier d'Annie dans « Misery ». Comment s'en est-il sorti ? Lucie n'a vu que le film, incapable de finir un bouquin. Elle se souvient qu'il était recherché car c'était un écrivain célèbre et sa voiture accidentée a été retrouvée dans un ravin. Mais Lucie est loin d'être une célébrité et son vélo est dans le garage.

Elle a beau retourner le problème dans tous les sens, elle est bel et bien coincée ici avec ces deux vieux fous qui la prennent pour une poupée. Bon, au moins, elle est nourrie et soignée, tous les otages n'ont pas cette chance. Quelqu'un finira bien par s'inquiéter de son absence ... dans quelques semaines ! Mais personne ne sait qu'elle a rendu visite à sa tante. Elle le fait un peu en cachette car Norma n'est pas très appréciée par les autres membres de la

famille. Le pire est que sa tante risque de ne même plus se souvenir de son passage hier. Toutes ces considérations l'angoissent. Lucie trouve tardivement le sommeil.

Lundi 3 novembre

Il est près de neuf heures quand Lucie ouvre les yeux. La porte de sa chambre est grande ouverte. Cela lui fait supposer que Mom guette son réveil. C'est pourtant Dad qui la salue en premier et entame la séance de soins qui ne semblent pas apporter la guérison espérée. La plaie est toujours rouge et boursoufflée, et du sang ne cesse de s'écouler doucement. Lucie interroge le vieil homme :

« C'est quoi votre produit ? Un désinfectant ?

- C'est un remède maison. Je le fabrique moi-même avec des plantes de mon jardin.

- Il n'a pas l'air très efficace.

- Patience. »

Des plantes du jardin ! Ces mots n'ont pas le don de rassurer Lucie.

La matinée se calque sur celle de la veille. Aujourd'hui, elle porte une robe bleue et une tresse dans les cheveux. Après un repas un peu plus frugal qu'hier, Lucie traîne dans le canapé. Peut-être devrait-elle se gaver afin que le livreur passe plus rapidement. En même temps, comment le préviennent-ils ?

En milieu d'après-midi, Mom revient avec sa boîte. Lucie tente maladroitement de s'opposer à la séance de maquillage d'Halloween. En réponse, la vieille femme lui bloque les mains et lui assène une petite tape sur la joue, comme on le ferait pour un chien non docile. Lucie s'étrangle d'étonnement. Elle tente alors de la raisonner :

« Je vous en prie. Laissez-moi tranquille.

- Sois un peu plus reconnaissante ! »

Que répondre à cet argument ? Lucie se laisse maquiller et photographier. Le cliché reflète toute la tristesse et la résignation qui la rongent.

La jeune fille reprend sa place sur le canapé du salon. Elle somnole quand un coup de sonnette retentit. Une personne extérieure ? La porte de sortie de cette prison dorée ! Elle entend Dad ouvrir et discuter avec un homme qui lui annonce un prix. Elle suppose que c'est le livreur de courses, seul moyen pour ses hôtes de se ravitailler. Dad va-t-il lui parler de Lucie et le solliciter pour les en débarrasser ? Il n'en est apparemment rien. Elle doit agir avant qu'il ne reparte. Lucie se met à crier : « Au secours ! On me retient prisonnière. Prévenez la police, je vous en supplie. »

Dad claque la porte entre le couloir et le salon. Lucie l'entend expliquer :

« C'est une nouvelle émission de radio. Ils diffusent des histoires effrayantes. Mom adore les écouter. Mais je pense qu'elle devient un peu sourde, elle met le son trop fort. Je lui ai déjà dit. Voici. Merci et au revoir. »

Et la porte d'entrée se referme sur le seul espoir de Lucie. La jeune fille se met à éclater en sanglots, quand elle sent une main sur son épaule. Elle lève la tête et croise le regard désapprouvateur de Dad.

« Ne fais plus jamais cela. Tu vas faire de la peine à ta mère. »

Lucie l'implore : « Laissez-moi partir ! » Sur ce, il quitte la pièce, laissant la prisonnière en proie à de longs hoquets.

Le soir, Mom insiste pour lui lire un conte. Lucie ne lutte pas. Elle est trop fatiguée pour le faire de toute façon. Une nuit de plus ... jusqu'à quand ? Tout en écoutant d'une oreille, elle cogite : il lui faudrait une voiture ou ... retrouver son vélo. Dad lui a dit qu'il était dans le garage. Lucie se souvient vaguement qu'en arrivant, sous la pluie, elle avait vu le garage attendant, à droite de la bâtisse. Il lui suffit de trouver la porte qui y mène. Il faut aussi que sa jambe lui permette d'y arriver. Elle remarque, dans un coin de la chambre, un bâton assez épais, d'un peu plus d'un mètre de haut. Lucie n'en connaît pas l'utilité première mais elle entrevoit de suite un usage en ce qui la concerne. Elle feint de cligner des yeux et de s'endormir.

Mom sort de la pièce, sans faire de bruit. Ses pas, la menant jusqu'à la chambre conjugale, résonnent dans le couloir. Lucie attend patiemment une bonne heure, le temps que ses geôliers plongent dans un sommeil profond.

Elle enfle ses chaussures et sa veste, dans la perspective d'une fuite dans la nuit froide, avant de sautiller vers le morceau de bois. Doucement, Lucie s'avance, appuyée sur sa canne improvisée. Coup d'œil de part et d'autre du couloir, avant de se diriger vers l'escalier en chêne. La descente est périlleuse.

Au rez-de-chaussée, direction l'arrière droite de la demeure. Lucie y trouve une première porte mais elle mène au sous-sol. Une seconde s'ouvre sur une pièce sombre. Lucie tâtonne les murs. L'interrupteur allume une ampoule nue au plafond, juste au-dessus d'une vieille DS bleue. Pas de voiture, hein !

Dans un coin, son vélo rose est posé contre un mur. Elle s'en approche. Il ne semble pas si mal en point, à part les pneus qui sont complètement à plat. A y regarder de plus près, ils semblent avoir été lacérés à coups de couteau. Il n'est pas possible qu'une chute dans un fossé ait causé de tels dommages ! Sur l'établi, tout près, Lucie aperçoit un cutter. La lame brillante est sortie. Se pourrait-il que ... Lucie sent son cœur se serrer dans sa poitrine.

Elle doit se résigner à abandonner l'idée d'une fuite en vélo. Reste la voiture. Elle n'a pas encore obtenu son permis mais ses connaissances en conduite sont suffisantes pour faire avancer cette épave. Elle tente d'ouvrir la portière qui, à son grand étonnement, cède immédiatement. Assise au volant, elle fouille, à la recherche de la clé. Celle-ci est tout simplement dans la boîte à gants. Fébrilement, elle la tourne dans le contact, tout en priant que le sommeil du couple soit profond et que cette voiture soit en état de marche. Le moteur émet un faible cliquetis. Lucie remet la clé en position initiale et refait une tentative. Mais rien ne se passe. Pas de miracle prévu pour ce soir.

Que faire ? S'enfuir à pied ? Elle ne parviendra jamais à parcourir dix kilomètres. En plus, leurs voisins sont peut-être morts depuis des années, sans qu'ils le sachent. Lucie ressent déjà des élancements terribles et risque de ne même pas atteindre le bout de l'allée. Elle doit se résigner à retourner dans sa chambre pour ne pas éveiller de soupçons. Elle emporte le cutter, on ne sait jamais ! Il pourrait s'avérer utile.

Elle atteint péniblement sa chambre. Son périple nocturne n'a pas réveillé le couple infernal. Lucie cache sa trouvaille sous le matelas et se couche.

Mardi 4 novembre

C'est reparti pour les traditionnels soins qui la font de plus en plus souffrir. Dad s'étonne de la quantité de sang qui s'est échappée de sa blessure.

« Je ne comprends pas. Tu es pourtant restée tranquille hier.

- C'est bizarre ... »

Dad ne remarque pas que Lucie rougit.

Le cachet qui lui est remis ensuite, ne semble apporter aucun soulagement. Est-ce mauvais signe ? Tant pis, elle n'a qu'à se laisser mourir, ce sera une façon comme une autre de s'échapper.

Tiens, encore une autre robe. Elle est à fleurs rouges celle-ci. La coiffure du jour est une queue de cheval. Ensuite, un peu de solitude dans la chambre en attendant midi et son concert de casseroles qui annonce le repas. Lucie a le temps de cogiter à nouveau. Suite à sa découverte d'hier soir, elle ne peut se résigner à rester ici sans tenter quelque chose.

Après le dîner, elle doit attendre le passage habituel devant l'objectif. Mom n'a plus besoin de blanchir son teint qui a pris une couleur naturellement très pâle. Ils affichent toujours le même sourire béat à la découverte du cliché. Ensuite, allongée sur le canapé, Lucie demande à Dad d'allumer la radio du salon, prétextant que cela l'aiderait à s'endormir. Le vieil homme s'exécute et repart dans son jardin pendant que sa femme entame le grand nettoyage de sa cuisine.

Lorsque Lucie est sûre que personne n'entrera dans la pièce, elle se lève et sautille jusqu'à la carabine qui trône au-dessus de la cheminée. L'objet semble ancien et est assez lourd. Elle se demande s'il est chargé mais peu importe, elle ne le destine pas à trucider les vieux. Elle le pose droit et s'en sert comme appui afin d'atteindre la porte d'entrée.

A l'ouverture, un froid piquant s'engouffre dans le couloir. Lucie sort et referme doucement derrière elle. Un frisson lui parcourt l'échine. Elle porte le bonnet que Mom lui a tricoté. Elle aurait dû accepter la proposition des moufles et même demander des chaussettes. Lucie s'avance lentement dans l'allée. Son pied droit, nu et traînant, creuse un sillon dans le gravier blanc. La route semble à des kilomètres. Une fois la grille atteinte, la jeune fille s'arrête, essoufflée et grimaçante. Un coup d'œil aux alentours lui confirme que cette maison est très isolée. Aucune habitation à l'horizon. Pas âme qui vive, seulement des vaches qui broutent au loin. La route en terre est étroite et ne permet pas la circulation des véhicules dans les deux sens.

Que faire ? Elle ne peut pas rester là à faire de l'autostop. Avec sa chance, elle risque de tomber sur quelqu'un d'encore plus fou que ces deux vieillards. A gauche ou à droite ? Lucie est en plein doute lorsqu'elle entend un « Hé ! » derrière elle. C'est Dad qui court vers elle. Paniquée, Lucie braque la carabine comme un chasseur vers sa proie en criant :

« Arrêtez ou je tire ! »

Le vieil homme marque une pause et observe Lucie avec un léger rictus. Il continue son avancée, plus lentement. La jeune fille tremble autant de froid que de peur. Elle tient son geôlier en joue, pose son index sur la gâchette ... et appuie. Mais rien ne se passe.

« Il n'est plus chargé depuis longtemps, mon enfant, rigole Dad. Donne-moi cette arme et rentrons. Tu vas attraper la mort. »

Lucie ne s'avoue pas encore vaincue. Elle retourne la carabine et la saisit par le canon en la brandissant comme une batte de baseball. L'homme ne semble nullement impressionné car il continue son approche. Le cœur de Lucie bat la chamade, elle se prépare pour un « home run ». Elle assène un premier coup ... dans le vent. Puis, elle tente un second mais perd l'équilibre. Dad en profite pour lui arracher l'arme des mains.

Il lui reste ses poings qu'elle serre et lève, sans grande conviction. Postée sur une jambe, l'image du combat final de « Karaté Kid » lui traverse l'esprit. Elle regarde décidément trop de films ! Même en l'ayant vu une dizaine de fois, elle reste incapable d'une telle prouesse. Restent ses poings à la « Rocky » mais elle ne possède malheureusement que la musculature de sa femme Adrienne ! Le vieillard part dans un rire moqueur avant de fondre sur Lucie, comme un rapace sur sa proie affaiblie. Pas le temps de décocher un uppercut ou un direct du droit, qu'elle se retrouve maintenue au sol. Les yeux bleus, presque translucides, de Dad la contemplant. Lucie est glacée et terrorisée. Sans la quitter du regard, il se met à presser de sa main charnue la cuisse droite de la pauvre jeune fille, juste là où ça fait mal ! Elle hurle autant de désespoir que de douleur.

« Vas-y. Hurle autant que tu veux ! Personne ne peut t'entendre ici ! »

Il relâche son étreinte et attrape le corps sans force de Lucie. Il la jette sur son épaule comme un vulgaire sac de pommes de terre, et reprend sa carabine.

Dans la maison, il la dépose, sans ménagement, dans son lit en annonçant, magnanime :

« Je ne dirai rien à ta mère pour cette fois. Mais ne t'avise plus de recommencer sinon je devrai sévir. Couvre-toi pour te réchauffer sinon tu vas attraper une pneumonie toi aussi. »

Lucie est secouée de tremblements incontrôlables. Elle se cale sous les couvertures en se massant doucement la cuisse pour tenter d'apprivoiser la douleur. Des larmes lui inondent le visage et viennent tremper son oreiller. Elle a une pensée pour Marguerite. Est-elle décédée car ses parents ont tenté de la soigner au moyen de décoctions de pissenlits sans se rendre compte de la gravité de son état ? C'est affreux et cela ne la rassure en rien. Que va-t-elle devenir ? Elle finit par sombrer dans un sommeil agité.

En début de soirée, la porte de sa chambre s'ouvre en grinçant. La respiration de Lucie s'accélère. Mom apparaît avec un plateau.

« Dad m'a dit que tu ne te sentais pas très bien. Alors, je te ramène de quoi te retaper : de la bonne soupe au potiron. »

Lucie ne dit mot. L'homme a tenu sa promesse de ne rien révéler de la tentative infructueuse de fuite de Lucie. La soupe lui réchauffe le corps et l'âme. Elle repense à Hansel et Gretel ...

Après avoir tout ingurgité, Mom l'aide à se déshabiller et la réprimande :

« Tu as des traces de boue sur ta robe !

- Euh ... je pense que Dad a oublié de se laver les mains avant de me porter. »

La vieille dame souffle en grattant nerveusement la boue séchée qui macule le bas de la robe. Elle sort en annonçant :

« Il va m'entendre celui-là ! »

Lucie tend l'oreille. Une dispute conjugale éclate au rez-de-chaussée. Impossible d'en saisir un traitre mot mais le ton monte. Lucie espère secrètement qu'ils finissent par s'entretuer, cela lui faciliterait la tâche. Mais tout s'arrête d'un coup. Quelques minutes plus tard, elle entend des pas dans le couloir. Le couple rejoint silencieusement sa chambre.

Mercredi 5 novembre

Matinée sans surprise avec son train-train quotidien. Aujourd'hui, la robe est brune, à volants et ses cheveux arborent deux couettes. On dirait Fifi Brindacier ! Cette pensée fait sourire la jeune fille. Enfin seule, ses cogitations peuvent recommencer mais, elle a beau retourner le problème dans tous les sens, elle se retrouve bel et bien coincée ici, incapable de s'échapper ou de prévenir qui que ce soit. A moins que ...

Lucie ouvre le tiroir de la table de chevet. Elle retrouve son portable, seul objet moderne dans toute la baraque. Elle remarque que les gouttes sur l'écran ont à présent disparu. Elle appuie fébrilement sur le bouton d'allumage. L'écran clignote et redonne des signes de fonctionnement. Son code pin entré, Lucie prie pour que la batterie soit suffisamment chargée pour passer un appel et qu'il y ait du réseau dans cette partie reculée de la Belgique. Une barre sur cinq ! Ouf. Elle forme le 112 et attend, en jetant des regards inquiets vers la porte, redoutant qu'elle ne s'ouvre.

Trois longue sonneries et une voix féminine la salue. Lucie se lance :

« Je suis retenue prisonnière chez des personnes. Je suis blessée ...

- Connaissez-vous l'adresse ?

- Non. Je revenais de chez ma tante. Elle habite à Trouville et s'appelle Norma Leman. J'ai parcouru quelques kilomètres en vélo en direction de chez moi, à Mastad, quand j'ai eu un accident. Vite, je vous prie.

- Avez-vous plus d'informations sur le lieu ?

- C'est une grande demeure isolée avec une allée en graviers devant. Le couple dit s'appeler Dad et Mom. Ils ont eu une fille, décédée à l'âge de seize ans et prénommée Marguerite. Dépêchez-vous. Je pense que mon état se dégrade. »

A ce moment, Mom entre. Surprise de voir Lucie au téléphone, elle reste un instant figée avant de se précipiter vers elle. Elle lui arrache le GSM des mains, ouvre la fenêtre et le lance dans les taillis de l'allée, avec une puissance impressionnante pour une femme de son âge. Elle s'approche de la jeune femme aux yeux écarquillés de terreur, et la gifle violemment en criant :

« Vilaine fille ! Tu seras privée de repas jusque demain ! »

Elle sort en claquant la vieille porte de bois. Lucie halète en se frottant la joue endolorie. C'est un vrai cauchemar. Elle espère que les secours ne vont pas tarder. Elle leur a donné suffisamment d'éléments. Pourvu qu'ils ne croient pas à un canular !

Lucie reste seule et affamée toute la journée dans la chambre d'enfant dont les poupées lui paraissent de plus en plus effrayantes. Pas de photo aujourd'hui, c'est déjà ça de gagné.

Il est plus de vingt-et-une heures lorsque la porte s'ouvre doucement. C'est Dad. Il lui tend une tartine au fromage. Lucie avale goulûment le frugal repas pendant que le vieil homme entame un plaidoyer.

« Tu sais. Tu as fait beaucoup de peine à Mom. Elle voit que tu veux fuguer. Pourquoi ? Tu es bien ici. Tu es nourrie, soignée, lavée, habillée. Que veux-tu de plus ? Dehors, il y a des gens dangereux qui risquent de te faire du mal. Reste avec nous. »

Lucie choisit de répondre par un silence qu'elle laisser croire contrit. Il sort et la laisse en proie à ses interrogations et ses angoisses. Elle n'en dort quasi pas de la nuit. Vers trois heures, elle finit par succomber à l'inconscience.

Jeudi 6 novembre

Lucie ouvre un œil. L'horloge indique huit heures. Personne n'est venu la sauver pendant la nuit. Mais que font-ils ? Ils ont dû interroger sa tante. De quoi se sera-t-elle souvenue ? Elle ne sait même pas quel jour on est. Elle en oublie le prénom de Lucie parfois. Elle leur aura peut-être juste parlé de sa dernière conversation avec un rhododendron.

Et après, ils auront cherché les différentes routes que Lucie aurait pu emprunter pour rentrer chez elle. Sur celles-ci, il faut trouver une maison isolée, habitée par deux retraités. Même Derrick y arriverait en moins de vingt-quatre heures !

Dad débarque et effectue les soins comme si de rien n'était. Le silence qui règne est juste entrecoupé par les gémissements de Lucie, ce qui n'inquiète aucunement le vieillard. Mom dépose la bassine, le nécessaire de toilette et une robe verte au bout du lit. Puis elle sort sans échanger un regard avec sa prisonnière.

Lucie se débarbouille et se change. Elle trouve la robe du jour encore plus horrible que les précédentes. Faute de mourir de septicémie, elle mourra peut-être de honte. Elle ne veut pas perdre espoir, confiante dans la compétence de la police fédérale.

Un coup de sonnette résonne dans toute la maison. Lucie retrouve un regain de vie. Elle entend Dad discuter avec une voix masculine. Lucie se hisse péniblement hors du lit afin d'atteindre sa fenêtre qui surplombe l'entrée. A ce moment, Mom entre en trombe dans la pièce. Elle repousse Lucie dans le lit et lui maintient une main sur la bouche en posant un index sur ses lèvres ridées. Lucie se débat mais ne peut se déparer de l'étreinte de la vieille dame. Elle tâtonne le matelas de la main et retrouve le cutter. Elle le brandit, en fait sortir la lame neuve et entaille la main de Mom. Celle-ci hurle et recule en regardant le sang gicler de son poignet. Lucie en profite pour sautiller vers la fenêtre, l'ouvrir et hurler à l'adresse des deux policiers qui s'éloignent déjà dans l'allée.

L'un des deux se retourne et ils se mettent à courir vers l'entrée. Le plus grand sonne et tente de forcer la porte. Lucie voudrait sauter dans leurs bras mais la chute s'avérerait fatale pour elle ou celui qui tenterait de la rattraper.

Elle se retourne et fait face à Mom. Celle-ci s'est emparée du bâton qui siégeait dans le coin et lui assène un méchant coup dans la cuisse droite. Lucie s'écroule dans un râle. Par la fenêtre toujours ouverte, la voix d'un policier s'écrie : « Passons par derrière ! ». Mom part rejoindre le rez-de-chaussée, sûrement pour prévenir son mari, pensant Lucie hors service. Celle-ci rampe péniblement jusqu'à l'escalier. Elle dépasse la tête entre les barreaux et aperçoit ses deux tortionnaires menottés par les forces de l'ordre. Mom crie :

« Mais c'est notre fille. Elle est devenue folle et prétend qu'on la séquestre. Je vous assure. Ne nous la prenez pas ! »

Lucie éprouve presque de la pitié ; ce doit être ça, le syndrome de Stockholm. Un gars en uniforme s'approche de Lucie. Il la rassure, lui explique qu'elle est hors de danger, avant de solliciter une ambulance dans son talkie. Quelques minutes plus tard, la camionnette jaune, sirènes hurlantes, fait son entrée dans la cour. Les brancardiers montent l'escalier quatre à quatre. Lucie, à moitié consciente, parvient à peine à répondre aux questions des ambulanciers. Ils lui prodiguent les premiers soins et lui posent la perfusion de circonstance. Lucie entend les sirènes avant de sombrer dans un trou noir.

Vendredi 7 novembre

Lucie est réveillée par des bruits autour d'elle. Elle se relève d'un bond dans son lit, réveillant sa douleur à la cuisse. Elle lance un regard apeuré vers l'infirmière qui s'affaire. Celle-ci lui adresse un doux sourire en déclarant :

« Calmez-vous. Vous êtes en sécurité maintenant. »

Et elle invite Lucie à se recoucher. Celle-ci se remémore les événements de la veille et demande :

« Combien de temps suis-je restée inconsciente ?

- Plusieurs heures. Vous avez subi une intervention chirurgicale hier. Tout s'est bien passé. La police attend pour vous interroger. Vous vous en sentez capable ? Sinon, je peux leur demander de passer plus tard.

- Non. Ça va. »

La femme en blouse blanche laisse entrer un petit homme bedonnant. Il porte une belle moustache à la Hercule Poirot. Il a un air rassurant.

« Bonjour Mademoiselle. On vous a trouvée à temps, d'après le médecin.

- Ah bon ?

- Oui. Encore quelques jours et ...

- C'est étrange car il me soignait. Il avait une mallette.

- Nous l'avons trouvée. Elle contenait quelques ustensiles, un flacon contenant de l'eau et une boîte de vitamines périmées.

- Je comprends mieux maintenant pourquoi j'avais l'impression de sombrer. S'appellent-ils vraiment Mom et Dad ?

- Non, ils se prénomment Agnès et Albert. Ce ne sont que leurs surnoms. Cela signifie maman et papa en anglais. Vous ne saviez pas ?

- Je ne suis pas très férue de langues. Ils m'ont raconté que leur fille était morte à seize ans.

- Ils n'ont jamais eu d'enfant !

- Voilà pourquoi il n'y avait aucune photo.

- On a fouillé le jardin et on a découvert ... un corps. »

Lucie ne peut réprimer un « Oh mon dieu ! » d'effroi. Elle imagine cette fille dont les parents se seront obstinés à la soigner à l'eau et à la soupe de potiron et qui a fini par mourir à petit feu. Ils n'auront pas su quoi faire du corps et aurait finalement décidé de l'enterrer dans leur jardin, comme un vulgaire chien. Lucie est bouleversée et est prise de hauts-le-cœur. Le pire, est qu'elle a failli elle-même subir le même sort et personne n'aurait jamais retrouvé son corps. Le policier continue ses explications.

« Nous avons effectué des recherches. Il s'agirait d'une jeune fille, de seize ans justement, qui a disparu il y a six ans. Elle se promenait sur cette route de campagne et ils l'ont sûrement attirée. Elle s'appelait Marguerite. »

Lucie va de surprise en surprise. Mais cette révélation est plus cohérente. Il est plus facile de laisser crever une inconnue que son enfant. Ils ont attendu de la remplacer ... par elle ! La jeune fille interroge :

« Et où dans le jardin ?

- Dans le potager.

- Je comprends mieux pourquoi ses citrouilles poussaient si bien.

- On a aussi retrouvé des photos d'elle dans un tiroir. Elles ont été prises avec un vieux Polaroid. Ils l'avaient fardée étrangement.

- Je sais ce qu'elle a enduré ! Ils avaient l'air sympathique ... au début. Que va-t-il leur arriver ?

- Inculpation pour séquestration et sûrement meurtre. Ils ne sont pas prêts de retourner chez eux.

- J'espère qu'il y a des prisons maisons de retraite, vu leur âge. J'ai donc eu du bol d'en réchapper. Comment m'avez-vous trouvée ? Grâce aux éléments que j'avais donnés ?

- Non. En fait, votre portable a continué à émettre un signal intermittent qui a permis de vous localiser. Tenez, on l'a retrouvé.

- Merci. J'ai été sauvée par la technologie, des griffes d'un couple qui en avait horreur. Quelle ironie du sort !

- Je vais vous laisser. Bon rétablissement, Mademoiselle. »

Lucie est toute retournée. Elle imagine le kidnapping. Mais comment ont-ils attiré Marguerite ? Était-elle blessée, elle aussi ? S'était-elle perdue sur cette route de campagne et avait demandé son chemin à la seule maison à des kilomètres à la ronde ? Pourtant, ils n'ont pas de maison en pain d'épices ... Elle évoque divers scénarios mais ne saura jamais lequel est le bon. Exténuée, elle finit par s'endormir.

0000

Lucie s'éveille doucement. La lumière de la lune est douce. Elle se lève lentement, sans ressentir aucune douleur. Elle observe sa cuisse droite qui ne porte aucune blessure ni cicatrice. Tout ceci n'aurait-il été qu'un cauchemar ? La jeune fille se dirige vers un objet étrange qui attire son regard. Il s'agit d'une boîte à musique avec une manivelle qu'elle commence à faire tourner. Une petite musique pour enfant s'en échappe. Quand brusquement, la boîte s'ouvre, laissant sortir la tête d'un clown défiguré. Lucie crie et recule. Elle marche alors sur quelque chose de mou, qui émet un petit gémissement. Le cœur battant, elle ramasse l'objet informe. Un nounours la fixe de son unique œil avant de déclarer : « Nous t'attendions depuis si longtemps ! ». Lucie, effrayée, lance l'ours en peluche au loin et cherche la porte. Un coup d'œil vers l'ensemble de la pièce l'informe que la pièce en est totalement dépourvue. En tâtonnant les murs à la recherche d'une sortie, elle passe devant le miroir géant de la coiffeuse. Celui-ci lui renvoie un reflet qui lui est étranger. Elle s'approche pour en avoir le

cœur net. Sa peau est devenue blanche et mate avec des pommettes roses parfaitement rondes. Ses yeux sont devenus noirs et brillants ... comme de la porcelaine ! Lucie voudrait crier mais aucun son ne sort de sa bouche immobile, scellée à jamais.